

La Libération sous l'angle de la justice des personnes handicapées

Avec Mia Mingus et les Triple Cripples

Traduction : www.globaldisabilityjustice.org

Farzana Khan : Bonjour et bienvenue à toutes et à tous. Merci infiniment de vous joindre à nous ce samedi soir — ou en début de soirée, si vous êtes au Royaume-Uni ou ailleurs — pour partager ce moment avec nous. Nous sommes vraiment honorées de voir autant de personnes participer à cet échange en compagnie d'intervenantes, d'éducatrices et de praticiennes absolument exceptionnelles. Soyez les bienvenues dans cet espace.

Je serai votre animatrice. Je m'appelle Farzana Khan et je suis directrice exécutive de Healing Justice Ldn. Je vais modérer cette rencontre et, avant de vous expliquer comment nous allons procéder, je tiens à souligner deux principes fondamentaux pour Healing Justice Ldn. Le premier consiste à agir en accord avec soi-même : réfléchissez à la manière dont vous pouvez prendre soin de vous pendant que vous participez à cet échange — par exemple, en gardant de l'eau à portée de main pour vous hydrater ou en cherchant comment être le plus à l'aise possible dans cet espace, tout en tenant compte du contexte de la pandémie. Cela m'amène au second principe : votre confort. Nous savons que beaucoup d'entre nous passent leur temps sur Zoom. Si vous avez besoin de certaines choses pour vous sentir soutenus et à l'aise ici, prenez un moment pour réfléchir à vos besoins — et à ceux de votre corps — et accordez-vous ce dont vous avez besoin alors que nous ouvrons cet espace de discussion.

Concernant le déroulement de la séance, elle durera une heure et demie. Nous commencerons par une présentation de dix minutes de Mia, suivie d'une autre de dix minutes par « The Triple Cripples ». Nous ferons ensuite une pause de dix minutes, après quoi nous enchaînerons sur une demi-heure d'échanges et de questions-réponses que j'animerai. Enfin, nous consacrerons les dix dernières minutes aux deux groupes d'intervenants pour qu'ils puissent conclure la séance par quelques derniers mots. Voilà donc le programme et ce à quoi vous pouvez vous attendre pour la session d'aujourd'hui.

Avant de passer la parole à Mia pour lancer nos présentations, je tiens à prendre un moment pour dire quelques mots sur Healing Justice, au cas où vous nous rejoindriez pour la première fois. Healing Justice Ldn œuvre à la croisée de la santé, de la guérison et des pratiques de libération ; nous réfléchissons aux moyens de créer des espaces sûrs, en particulier pour les communautés marginalisées qui subissent de multiples formes de violence et de préjudices. Il s'agit de voir comment bâtir et réinventer au-delà de ce que nous faisons déjà, et d'identifier les voies à suivre pour y parvenir. Nous sommes très enthousiastes à l'idée de mener cette discussion, car la justice des personnes handicapées (disability justice) nourrit profondément notre démarche de construction. Nous savons qu'elle est au cœur de notre réflexion pour réinventer ce que pourrait être une vie épanouissante et prospère pour chacun d'entre nous. Nous savons aussi que la justice liée au handicap nous offre un cadre pour œuvrer à la justice pour tous, et tout particulièrement pour celles et ceux qui, aujourd'hui, survivent — et dans certaines circonstances, prospèrent — malgré tout. Mia, je t'ai souvent entendue parler de « génie ». Il s'agit donc de puiser dans ce génie et de trouver les moyens de créer véritablement les mondes auxquels nous aspirons. Je vais m'arrêter là, car je tiens à laisser toute la place à nos intervenants.

Notre première intervenante est Mia Mingus. Je vais lire sa biographie... car elle est extrêmement riche ; je ne lui rendrais pas justice si j'essayais de la réciter de mémoire. Je vais donc la lire en entier, car non seulement Mia a un parcours exceptionnel, mais il est aussi crucial d'en partager toute l'ampleur. Mia Mingus (pronom : elle) œuvre depuis plus de 15 ans pour la justice

transformatrice et la justice des personnes handicapées. Écrivaine, éducatrice et formatrice, Mia est une personne queer en situation de handicap physique ; adoptée de manière transraciale et transnationale, elle est d'origine coréenne et a grandi dans les Caraïbes. Elle milite pour l'interdépendance communautaire et pour un foyer accessible à toutes et tous — et non à quelques privilégiés seulement — tout en aspirant à un monde où les enfants handicapés peuvent vivre dans la dignité et l'amour, à l'abri de la violence. Partisane de l'abolition du système carcéral et survivante elle-même, elle est convaincue que nous devons dépasser la punition, la vengeance et la criminalisation si nous voulons briser efficacement les cycles intergénérationnels de violence et bâtir le monde auquel nos cœurs aspirent. Elle a à cœur de développer les compétences, les relations et les structures capables de transformer la violence, les préjugés et les abus au sein de nos communautés, sans dépendre ni reproduire le système punitif actuel. Au cours des vingt dernières années, elle a accompagné de nombreux groupes, organisations, particuliers, cercles intimes, familles et communautés pour aborder les questions de préjugé, de violence et d'abus à travers le prisme de la justice transformatrice. Mia a contribué à créer et à promouvoir le cadre théorique de la « justice des personnes handicapées » (disability justice). Ses écrits sur le handicap sont diffusés dans le monde entier et figurent régulièrement au programme de l'enseignement supérieur. Son blog, **Leaving Evidence**, est devenu une référence incontournable pour quiconque souhaite s'informer sur le handicap. Elle a également forgé des concepts et une terminologie spécifiques, tels que l'« intimité de l'accessibilité » (access intimacy), la « magnificence », le fait d'être « politiquement et descriptivement handicapé » et l'« intimité forcée ».

Mia a joué un rôle clé en tissant des liens entre le mouvement pour la justice des personnes handicapées et d'autres mouvements et communautés ; elle a œuvré sans relâche pour sensibiliser divers groupes aux questions de handicap, de validisme, d'accessibilité, de justice et de suprématie des personnes valides. Sur une note plus personnelle, j'ai rencontré Mia en 2015 — je crois bien que c'était en 2015 — lors de la conférence « Incite! Colour of Violence ». Si Healing Justice Ldn en est là aujourd'hui, c'est en grande partie grâce à ce que tu as partagé à l'époque — tes pratiques, l'inspiration que tu as transmise et toutes ces prises de conscience que tes interventions ont suscitées. Je suis donc personnellement ravie de t'avoir parmi nous aujourd'hui. Je laisse maintenant la parole à Mia.

Mia Mingus : Merci beaucoup. Merci. C'est un plaisir d'être parmi vous ; je vous parle depuis les États-Unis et, franchement, nous gérons très mal cette pandémie ici. J'ai une dizaine de minutes, alors je voulais échanger un peu avec vous. Vous nous avez transmis des questions très utiles. Pour commencer, je tiens à dire que, même si j'ai contribué à faire avancer le cadre et l'analyse de la « justice pour les personnes handicapées » (**disability justice**), je me sens vraiment chanceuse et honorée d'avoir pu participer à ce travail ; je considère d'ailleurs mon travail sur la justice transformatrice comme faisant partie intégrante de la justice pour les personnes handicapées. À mes yeux, la justice transformatrice **est** la justice pour les personnes handicapées — ou du moins, elle l'est dans sa forme la plus essentielle. C'est ce qu'elle devrait être si elle est pratiquée correctement, car il existe de nombreux points de convergence et de nombreuses raisons pour lesquelles ces deux notions sont indissociables dans mon esprit. Je pense à des éléments — pas forcément « petits », mais plutôt d'ordre statistique — comme le fait que les personnes handicapées continuent de subir des taux de violence parmi les plus élevés, notamment en matière de violences sexuelles. Mais il s'agit de violences sous toutes leurs formes, y compris celles perpétrées par l'État : violences policières (harcèlement, meurtres, etc.), incarcération, violences émanant d'agences ou d'institutions publiques, et ainsi de suite. Souvent, les personnes handicapées ne peuvent pas compter sur les systèmes actuels pour obtenir de l'aide. Ces systèmes ne sont même pas toujours accessibles — je pense notamment aux personnes handicapées ayant survécu à des violences conjugales ou sexuelles, qui manquent souvent d'options en matière de services sociaux ou publics. Je pense aussi au fait que, pour beaucoup de personnes handicapées, nos seules véritables ressources sont nos communautés et/ou nos réseaux intimes — les personnes avec qui nous entretenons des liens ; ce

sont essentiellement elles sur qui nous pouvons compter pour obtenir de l'aide. C'est souvent pour cette raison que la violence — en particulier les mauvais traitements infligés par les personnes chargées des soins, ainsi que l'indifférence de nos communautés dans leur ensemble — est également si répandue.

Mais je pense aussi que, dans une perspective plus large et plus conceptuelle, il existe un point de convergence entre la justice transformatrice et la justice liée au handicap : il s'agit de bâtir le monde que nous voulons vraiment, ce monde auquel nous aspirons et dont nous avons viscéralement besoin. Vous savez, la justice transformatrice est une composante essentielle et marquante du mouvement abolitionniste, lequel vise précisément à créer ce type de monde. Je crois que la justice liée au handicap poursuit le même objectif ; il ne suffit pas de s'opposer au monde dont nous ne voulons pas, il faut aussi œuvrer activement à la création du monde que nous appelons de nos vœux.

Je pense également que cette démarche repose sur une logique de complémentarité : il s'agit à la fois de viser la libération — la libération tout court — et de construire, dès maintenant, le monde que nous désirons. Ces deux aspects sont indissociables, car si certaines facettes de la libération ne sont pas encore réalisables dans l'immédiat, nous cherchons à les mettre en pratique autant que possible. Toutefois, compte tenu de la violence, de l'oppression et des traumatismes inhérents à nos conditions de vie actuelles, la situation évolue : à mesure que nous changeons et que notre environnement se transforme, le champ des possibles s'élargit ; et à mesure que ce champ s'élargit, les conditions elles-mêmes se modifient. C'est un véritable cycle créateur.

J'ai aussi le sentiment que la justice des personnes handicapées en général — ce qui inclut la justice axée sur la guérison — possède un pouvoir et une opportunité immenses de transformer bon nombre de nos autres luttes pour la justice. C'est un sujet dont nous discutons depuis longtemps, et pas seulement au sein du mouvement pour la justice des personnes handicapées ; j'ai eu ce genre de conversations à propos de la justice raciale, de la justice de genre, etc. Toutefois, je pense que les opportunités et les perspectives offertes par la justice des personnes handicapées sont uniques et vraiment essentielles. Au cœur de cette démarche, il s'agit notamment d'accueillir la différence — non seulement celle des corps et des esprits, mais la différence en général. Le handicap incarne une forme de différence qui, quels que soient les artifices ou les interventions chirurgicales auxquels on a recours, demeure souvent immuable. Je parle en connaissance de cause : enfant handicapée — comme tant d'autres personnes handicapées, et particulièrement les enfants —, j'ai subi des tentatives de « guérison » forcée. Cette idée selon laquelle, avec les bons médicaments, le bon diagnostic et le traitement adéquat, on cesserait d'être handicapé... Cette notion de « guérison » soulève, à mon sens, une critique profonde des modalités et méthodes de soin actuelles en général.

Mais je pense aussi que, dans une perspective plus large, les personnes handicapées font partie de toutes les communautés — un point c'est tout —, de toutes celles que l'on peut imaginer. Il existe souvent l'idée que les personnes handicapées sont « ailleurs » : comme si notre communauté était ici, tandis qu'elles seraient au loin ou à part. Or, c'est tout simplement faux. Peu importe la communauté pour laquelle on se bat, ou même la cause ou le mouvement de justice auquel on participe : les personnes handicapées sont présentes dans tous ces domaines. Qu'il s'agisse de justice climatique et environnementale, ou de la lutte contre les violences conjugales et sexuelles... par exemple, on ne peut pas progresser dans l'élimination des violences sexuelles sans placer les personnes handicapées au cœur de cette démarche. Si l'on considère les statistiques — selon les études consultées —, les personnes handicapées courent un risque deux, voire trois fois plus élevé d'être victimes de violences sexuelles ; cela touche particulièrement les personnes atteintes de handicaps mentaux ou de troubles du développement, qui sont souvent prises pour cible. Mais il faut aussi comprendre que l'on ne parle pas seulement des personnes handicapées ; il est question de validisme, un système qui est lié à toutes les autres formes d'oppression et de violence. Qu'il s'agisse de suprémacisme blanc, de patriarcat, de capitalisme ou de dégradation de l'environnement, le

validisme y est intrinsèquement mêlé. On pourrait même évoquer les polluants et les maladies qui en découlent, ou encore les atteintes à l'intégrité physique et les violations subies par les gens — notamment en raison de mauvaises pratiques de travail, en particulier dans le contexte de la dégradation de l'environnement. Et puis, bien entendu, vous savez que ces questions ne s'excluent pas mutuellement ; lorsqu'on parle de racisme environnemental, les communautés contraintes de vivre dans des lieux dangereux et insalubres sont souvent des communautés de couleur, souvent des communautés pauvres, et ainsi de suite.

Un autre aspect — je sais que je survole ces points très vite, car on n'a que dix minutes, top chrono — où je pense que le handicap a énormément à apporter, c'est la question de l'accessibilité. Je parle d'une accessibilité émancipatrice, et non d'une simple obligation ou d'une contrainte que l'on accepte à contrecœur en se disant : « Bon, il faut bien le faire... » Comme les personnes en situation de handicap font partie de toutes les communautés, il ne peut y avoir de justice raciale sans justice liée au handicap, un point c'est tout. Aux États-Unis — je ne sais pas si c'est pareil au Royaume-Uni —, on utilise souvent l'acronyme BIPOC (pour les personnes noires, autochtones et de couleur) ; or, il est impossible d'évoquer ces communautés sans parler du handicap. Je me souviens d'une situation, il y a une dizaine d'années : je me trouvais dans une salle remplie de femmes de couleur aux idées radicales. Elles disaient : « Il n'y a pas de personnes handicapées ici. » Et pourtant, dans la foulée, elles ont évoqué le nombre de personnes souffrant de dépression ou de troubles de la santé mentale... et toutes les personnes présentes ont levé la main. Je pense que le travail visant à créer une accessibilité émancipatrice — une accessibilité qui soit une opportunité et une force créatrice, plutôt qu'un simple moyen de renforcer le statu quo — est absolument crucial. Il s'agit de commencer à utiliser l'accessibilité comme un outil d'émancipation pour nous rapprocher du monde que nous voulons bâtir, au lieu de simplement chercher à intégrer les personnes handicapées dans notre système et notre monde actuels, qui sont loin d'être idéaux. Je vais m'arrêter là, même si j'ai encore beaucoup d'autres notes. Merci.

Farzana Khan : Merci beaucoup, Mia. Nous savons que ce sont des points fondamentaux que nous ne manquerons pas d'approfondir. Merci d'avoir ouvert cet espace de discussion. Je vais maintenant présenter « The Triple Cripples » ; je vais lire leurs biographies pour être sûre de ne rien oublier. C'est un immense plaisir et une grande source d'enthousiasme pour moi, car je suis très inspirée par leur travail ainsi que par la manière créative et imaginative dont elles envisagent et abordent le handicap. Depuis que j'ai découvert leur travail, je suis une fan inconditionnelle — ce qu'elles savent très bien. « The Triple Cripples », c'est le duo dynamique formé par Jumoke Abdullahi et Kym Oliver. Frustrées par le manque de représentation et par la discrimination ignorée que subissent au quotidien les personnes noires et racisées en situation de handicap — en particulier les femmes et les personnes non binaires —, elles ont uni leurs forces pour créer une plateforme visant à accroître la visibilité et à mettre en lumière les récits de ces populations invisibles au sein même de la communauté des personnes handicapées. Grâce à des vidéos d'actualité, des interviews, des ateliers et des conférences abordant des sujets allant des rencontres amoureuses aux voyages, ce duo attachant a acquis une reconnaissance croissante pour son expertise et son charisme. On peut les voir sur des plateformes internationales telles que la BBC, Al Jazeera Plus, Vogue, Metro, The Voice ou TV3. Elles sont également sollicitées pour leurs points de vue précieux dans les milieux universitaires, politiques et professionnels, notamment par la NASA, Oxford, Cambridge, le Disability Leadership Institute, WOW, le Centenary Action Group, gal-dem, et bien d'autres. Kym et Jumoke œuvrent sans relâche pour transformer le quotidien et l'avenir des personnes concernées. Je leur cède maintenant la parole. Merci.

Kym Oliver : Je suis Kym. Kym Oliver, l'une des deux membres de « The Triple Cripples ». Mes pronoms sont « iel » (ou *they/them* en anglais) ; j'aime le préciser désormais car, au début de ces interventions, j'utilisais « elle » (*she/her*). Mais, comme pour tout dans la vie, j'ai évolué et je me suis transformée. Et je pense que c'est un aspect essentiel de ce dont nous discutons aujourd'hui. Je

vais donc vous présenter brièvement « The Triple Cripples » pendant que Jumoke nous rejoint. Je vous prie de m'excuser si ma caméra est éteinte : j'ai eu une urgence et je ne me trouve pas à l'endroit prévu. Là, je regarde des arbres, car je cherchais un endroit calme.

Farzana nous a présentés de la plus merveilleuse des manières, et je réalise maintenant que notre biographie me rend très timide. Pour compléter notre démarche — qui vise à accroître la visibilité et à mettre en lumière les récits de celles et ceux qui constituent la majorité mondiale, c'est-à-dire les personnes noires et racisées (et j'y inclus les peuples autochtones, car ils font littéralement partie de cette majorité) — il faut souligner un point important : au sein de cette majorité, beaucoup d'entre nous vivent avec un handicap. Or, le plus souvent, nous sommes absents de tous les secteurs de la société — du moins au Royaume-Uni —, qu'il s'agisse de justice des personnes handicapées, de justice raciale, de justice environnementale ou de tout autre domaine connexe. Lorsqu'on est totalement effacé et invisible, on n'a aucune idée de sa place dans le monde ; pire encore, le monde qui nous entoure — avec ses systèmes, ses habitants, ses institutions et ses structures — ne nous a jamais pris en compte. Aucune disposition n'a été prévue pour nous lors de la conception de la société dans son ensemble. Résultat : on finit inévitablement par passer entre toutes les mailles du filet.

Je pense que l'un des points soulevés par Mia — qui a trouvé un écho profond en nous et constitue un principe fondamental — est que, quel que soit le domaine de la justice ou la cause que l'on défend, les personnes en situation de handicap sont présentes, et leur situation est souvent plus précaire. Si l'on prend l'exemple des violences sexuelles et conjugales, les taux sont deux à trois fois plus élevés chez les personnes en situation de handicap ; or, ce chiffre augmente encore si l'on y ajoute la dimension raciale ou la classe sociale. L'une de nos raisons d'être est précisément de prendre systématiquement en compte ces trois intersections : la race, le sexe et le genre, ainsi que la capacité et le handicap. Il s'agit de comprendre comment ces facteurs influencent notre façon d'évoluer dans le monde, la perception que nous avons de nous-mêmes, notre positionnement social, la manière dont nous sommes traités et notre situation concrète, tout en utilisant cette perspective pour bâtir le monde dont nous avons besoin et dans lequel nous voulons tous vivre. Je cède maintenant la parole à Jumoke.

Jumoke Abdullahi : Merci beaucoup, Kym. Comme Kym et Mia l'ont souligné bien mieux que je ne saurais le faire, la réalité est que la justice des personnes handicapées exige que nous démantelions littéralement les systèmes tels que nous les connaissons pour repartir de zéro. L'inclusion des personnes en situation de handicap et la prise en compte du handicap impliquent de repenser absolument tout ce qui a été créé et tout ce qui est censé fonctionner d'une certaine manière : notre regard sur l'environnement, le genre, la classe sociale, le sexe, les structures et les bâtiments, et surtout — comme Mia l'a évoqué précédemment en parlant de l'accessibilité au sens juridique ou fonctionnel (le fait de pouvoir techniquement accéder à un lieu) — notre regard les uns sur les autres. Je pourrais entrer dans un bâtiment équipé de tous les ascenseurs, rampes et espaces calmes nécessaires ; mais si l'environnement me fait sentir que je ne suis pas la bienvenue — que ce soit par l'atmosphère ambiante ou par le changement d'humeur des gens à mon arrivée — puis-je vraiment dire que j'y ai accès ?

Je crois que c'est Alice Wong qui a dit que les personnes en situation de handicap sont des oracles. Pour moi, cette affirmation était tout à fait pertinente, car la justice des personnes handicapées doit faire partie intégrante de toute forme de justice — comme nous le constatons actuellement dans le monde entier, et tout particulièrement si l'on observe la situation aux États-Unis après l'ouragan Ida, ou ce qui s'est passé précédemment à Haïti, à Saint-Vincent-et-les-Grenadines et lors de tous ces autres événements (que je ne qualifierais même pas de « catastrophes naturelles », puisqu'ils sont évidemment alimentés par les actions humaines). Nous devons intégrer les enseignements de la justice des personnes handicapées pour parvenir à réparer ces injustices. Ce sont des sujets dont les

personnes handicapées du monde entier — ici au Royaume-Uni, mais aussi aux États-Unis et ailleurs — parlent, voire crient l'urgence ; pourtant, ce n'est que lorsque le problème touche des personnes extérieures à notre communauté, ou celles considérées comme « dignes d'intérêt » ou importantes, que l'on se dit : « Mon Dieu, c'est peut-être bien un problème. » Je suis donc tout à fait d'accord avec Alice lorsqu'elle qualifie les personnes handicapées d'oracles : bien souvent, le moment où l'on prend conscience de la réalité d'un problème — celui où les États ou les gouvernements le reconnaissent enfin — est déjà bien trop tardif. Si l'on regarde en arrière pour voir qui en parlait, on s'aperçoit qu'il s'agissait souvent de personnes handicapées. En effet, ce sont elles qui sont le plus souvent exposées à la violence, quelle qu'en soit la forme : violence intime au sein des relations interpersonnelles, violence exercée par l'État ou toute autre manifestation de la violence.

Kym et moi avons eu le privilège d'avoir une conversation — je crois que c'était l'année dernière — qui s'apparentait à une interview avec Diamond Stylz. Cela m'a amenée à réfléchir à la manière dont la justice des personnes handicapées, mais aussi d'autres formes de justice, peuvent enrichir et élargir notre vision du monde tel qu'il devrait être — et tel qu'il pourrait être si nous lui en donnions la chance. Au cours de cet échange, nous avons évoqué le fait que les personnes atteintes de handicaps invisibles ont souvent l'impression d'avoir bien plus à prouver que celles dont le handicap est visible. Si vous demandez un aménagement spécifique, on peut vous répondre : « Eh bien, rien ne laisse supposer que vous en avez besoin, donc je ne vais pas forcément vous l'accorder. » Vous êtes alors contraint d'accomplir ce travail épuisant consistant à expliquer des choses qui, en toute logique, ne devraient pas nécessiter d'explications. À l'inverse, pour les personnes ayant un handicap visible comme Kym et moi, la question ne se pose même pas. Personne ne songerait à dire : « Hmm, je ne suis pas sûr de vous croire », tant la situation paraît évidente. Nous avons établi des parallèles entre les personnes atteintes de handicaps invisibles et celles qui « passent » (pour reprendre ce terme) — sans pour autant suggérer qu'une personne a l'obligation de « passer » ou de correspondre visuellement à son identité de genre. Mais il existe également un parallèle entre les personnes ayant un handicap visible et celles qui ne « passent » pas. Il s'agit donc de situations où l'évidence saute aux yeux et ne nécessite aucune explication supplémentaire. Pourtant, cette dynamique finit par nuire aux deux parties. À la suite de cette conversation, j'ai réalisé que pour réparer tant d'injustices et combattre les monstres du capitalisme, de la suprématie blanche, du racisme, du validisme, de la transphobie, de l'homophobie et de toutes ces formes d'oppression, nous devons tisser des liens entre nous. Comme Mia l'a souligné à juste titre, on trouve des personnes en situation de handicap partout, à toutes les intersections et aux quatre coins du globe. La justice liée au handicap doit donc absolument être au cœur de toutes nos démarches, car il ne peut y avoir de justice véritable sans elle, ni sans l'implication active des personnes en situation de handicap, qui doivent jouer un rôle central dans ce processus.

Kym Oliver : Pour remettre les choses dans leur contexte, en nous basant sur le vécu personnel de Jumoke et le mien : souvent, lorsque nous abordons ces sujets, nous avons tendance à les compartimenter, comme si chaque oppression existait indépendamment d'un ensemble collectif d'oppressions. On se dit : « Bon, le validisme se manifeste de telle façon, la transphobie de telle autre... » On sépare tous ces phénomènes, alors qu'en réalité, ces oppressions agissent souvent de concert. Mia l'a évoqué plus tôt : elles sont toutes interconnectées. En fait, elles trouvent toutes leur racine dans la suprématie blanche et le capitalisme — j'ai d'ailleurs du mal, en ce moment, à dissocier les deux ou à déterminer lequel est apparu en premier, de l'œuf ou de la poule. Mais c'est de ces deux éléments que découlent tous les autres : tous ces autres « -ismes » et toutes ces autres formes d'oppression. Et ils sont constamment à l'œuvre, à des degrés divers, selon votre profil démographique et vos identités.

Ainsi, lorsque nous abordons la justice des personnes handicapées, la justice environnementale ou tout autre sujet de ce genre, je ne peux pas parler de violence conjugale ou de problématiques

similaires sans prendre en compte l'expérience spécifique des femmes noires au fil de l'histoire. Je ne peux faire abstraction de la manière dont elles sont vues dans la société, de la façon dont elles sont perçues, des attentes qui pèsent sur leur comportement ou de la manière dont leurs corps sont traités par le système médical. Il m'est impossible de vivre ou d'exister sans penser à ces réalités, surtout lorsque j'aborde des sujets liés à la violence conjugale et aux abus sexuels. En effet, ces antécédents historiques et ce contexte ont une incidence directe sur la façon dont ces femmes vivent ces systèmes d'oppression ou ces formes de violence. Cela influe également sur la manière dont les interventions sont menées. Si je ne crois pas à votre douleur — prenons l'exemple du secteur médical : si je ne crois pas que vous souffrez réellement —, alors lorsque vous viendrez me dire que vous souffrez ou que vous avez subi une agression, je ne prendrai pas nécessairement votre douleur aussi au sérieux que celle d'une autre personne. Car, fondamentalement, je pars du principe que vous ne ressentez pas la douleur. De plus, si vous avez été victime d'abus sexuels dans un contexte marqué par le stéréotype de la « Jezebel » — cette idée selon laquelle vous seriez hypersexualisée et mériteriez toute attention sexuelle reçue —, on pourrait alors penser qu'une part de responsabilité vous incombe.

Cela a donc une incidence sur la nature des interventions et des politiques mises en place, ainsi que sur les financements ou l'aide dont bénéficient les associations dédiées aux femmes noires victimes de violences conjugales et d'agressions sexuelles, voire sur le sérieux avec lequel ces organisations sont prises en compte. Cela affecte également les communautés marginalisées au sein de ce groupe démographique. On ne peut pas envisager la justice des personnes handicapées comme une question isolée, car il existe des femmes noires en situation de handicap, n'est-ce pas ? Or, nous savons que les personnes handicapées sont souvent déssexualisées — elles ne sont pas perçues comme des êtres sexués — et que, par conséquent, on ferme souvent les yeux lorsqu'elles subissent des abus. Je dis cela en connaissant bien le fonctionnement du système au Royaume-Uni, notamment dans le domaine médical : si des mécanismes de protection devraient s'appliquer, ce n'est pas toujours le cas en raison de préjugés archaïques et validistes à l'égard des personnes handicapées. Si l'on ajoute à cela ce que nous avons évoqué précédemment concernant la perception des femmes noires, les facteurs s'aggravent mutuellement. On ne peut donc pas traiter ces questions séparément ; elles sont indissociables.

Je pense que c'est l'une des raisons pour lesquelles nous devons exister et, comme l'a dit Jumoke, former une communauté : parce que nous comprendrons comment les choses s'entremêlent, nous saisissons les parallèles, et cela nous donnera les outils pour créer ce monde meilleur — avec de meilleures politiques, de meilleurs systèmes et de meilleures communautés — afin d'avancer, de progresser et de tendre vers un monde fondé sur l'amour. Tout cela relève de l'accès. J'ai vu le t-shirt de Mia qui disait « l'accès, c'est l'amour », et tout cela, c'est bien de l'accès. Nous cherchons à créer un monde accessible, équitable et empreint d'amour, n'est-ce pas ? Le principe directeur, c'est l'amour. Et si nous ne raisonnons pas ainsi, si nous n'incluons pas les marges des marges, nous ne faisons rien. Autant tout laisser tomber et regarder le monde brûler ; car si les marges des marges ne sont pas placées au centre, rien ne changera et nous resterons tels que nous sommes — puisque c'est ce que nous avons fait jusqu'ici : ne pas placer les marges au centre. Or, si cette approche fonctionnait, nous aimerions le monde dans lequel nous vivons actuellement ; mais je pense que toutes ces formes de justice existent précisément parce que ce n'est pas le cas et que nous essayons d'améliorer les choses.

Farzana Khan : Voici comment nous allons procéder... Je tiens également à vous signaler que Kym, comme cela a été mentionné plus tôt, a eu une urgence et a dû quitter l'appel. Mais nous avons toujours avec nous l'autre moitié exceptionnelle du duo « The Triple Cripples ». Je souhaite vraiment ouvrir un premier espace de parole : si l'une de vous souhaite rebondir sur un point non abordé ou développer une idée soulevée par l'autre... Avant que je ne pose quelques questions, c'est l'occasion pour vous d'échanger et de construire sur les propos de chacune.

Mia Mingus : Je ne sais pas si tu as quelque chose à dire ?

Jumoke Abdullahi : Oui. Je ne sais pas trop quoi dire. Je suis juste là à me dire : « Oui, Mia, parle, je suis prête à apprendre. »

Mia Mingus : D'accord, eh bien, je peux certainement dire quelque chose à ce sujet... L'une des choses qui me viennent à l'esprit — alors que nous discutons de certaines visions et idées liées à la justice des personnes handicapées — c'est qu'apprendre à accepter nos besoins et nos limites est un apport majeur de ce mouvement. Je pense que le validisme existe si manifestement parce qu'on nous répète sans cesse — notamment le capitalisme, mais pas seulement lui, car de très nombreux systèmes d'oppression sont en cause — que nous ne sommes pas censés avoir des corps et des esprits qui éprouvent des besoins ; c'est le mythe de l'indépendance, n'est-ce pas ? L'idée qu'on devrait être capables de tout faire par soi-même, d'être des personnes qui se sont faites toutes seules, et ainsi de suite. Or, je crois qu'accepter le besoin — sans le percevoir comme un fardeau, une lacune ou un manque, mais plutôt comme une question d'accès, une opportunité, une force, voire un vecteur de transformation si nous apprenons à ressentir, accepter et valoriser nos besoins — est essentiel. Mais il s'agit aussi d'accepter nos limites. J'ai le sentiment que le capitalisme, le validisme et surtout la dégradation de l'environnement — ainsi que la situation actuelle, marquée par ce que j'appelle la « mentalité des valides » — nous poussent à croire que nous pouvons piller toutes les ressources de la Terre. Nous pensons pouvoir extraire des quantités astronomiques de matières premières et créer des substances chimiques persistantes redoutables, tout cela parce que nous nous croyons sans limites. Nous imaginons pouvoir continuer ainsi indéfiniment.

J'ai l'impression que pour les personnes en situation de handicap — moi y compris —, le concept de limites est parfois si difficile à faire comprendre aux personnes valides. Je ressens cela à travers de multiples axes de privilège et d'oppression ; c'est le cas, par exemple, concernant la race ou le genre : les personnes blanches semblent parfois ne pas comprendre que l'on ne puisse pas simplement faire tout ce que l'on veut, au moment où l'on veut, sans que personne n'y trouve à redire. De même, certains hommes cisgenres s'étonnent qu'on ne puisse pas aller courir à trois heures du matin, par exemple. Je pense vraiment que les personnes opprimées ont énormément à offrir, faisant preuve d'un génie et d'une intelligence remarquables. Et cela s'applique tout autant au domaine du handicap.

Jumoke Abdullahi : Absolument. Pour rebondir sur ce que tu disais, Mia : cela m'a rappelé une conversation avec la formidable Bani Amor, qui travaille dans le secteur du voyage. Nous parlions de Google Maps — et des cartes en général. Ces outils vous indiquent : « OK, vous êtes dans telle rue ; pour rejoindre telle autre rue, il vous faudra cinq minutes. » Et nous nous disions que ce temps correspondait à la vitesse de marche de personnes valides. Pour moi, ces cinq minutes se transforment parfois en dix ou quinze, selon la vitesse de marche qu'ils prennent pour référence. Je suis tout à fait d'accord avec toi concernant les limites. En tant que personne évoluant principalement parmi des gens valides, je ressens physiquement ce moment où mon corps me dit : « OK, on arrête tout, ma belle. On coupe les moteurs. » Mais je me dis : « Non, non, non, je dois tenir le coup, je dois continuer. » Évidemment, on finit par s'épuiser, car nos corps sont une ressource limitée, n'est-ce pas ? Je pense que nous, personnes handicapées — ainsi que les personnes marginalisées, voire subissant des marginalisations multiples —, en avons davantage conscience. On se dit : « Mieux vaut ne pas s'aventurer là-bas. » C'est comme dans **Scooby-Doo** : il n'y a que des adolescents blancs pour aller enquêter sur un bruit suspect. Alors qu'il faudrait fuir le danger ! Qu'est-ce qu'ils font ? Mais bon, j'adore toujours **Scooby-Doo**.

Mia Mingus : C'est tellement vrai. C'est tellement vrai. Enfin, ce n'est pas si loin, c'est l'un de ces...

Jumoke Abdullahi : C'est un mensonge.

Mia Mingus : C'est toujours un mensonge. Oui, c'est vraiment le cas. Et je sens aussi qu'il y a cet aspect, Jumoke... Je vois bien ce que tu veux dire. Mais je pense qu'il y a aussi cette dimension — ou plutôt ce dilemme, voire cette contradiction, ce qui serait plus juste. Au sein de nos mouvements, on ne cesse de dire qu'il faut placer les personnes les plus vulnérables au centre. On veut placer les personnes les plus vulnérables au cœur de nos démarches. Et, comme vous l'évoquiez tout à l'heure, les personnes en situation de handicap font toujours partie de cette population la plus vulnérable. Peu importe le sujet abordé, nous sommes si rarement incluses dans ce centre ; le handicap continue d'être mis à l'écart, d'être relégué... Ce n'est pas seulement une question de cloisonnement — même si le fait d'évoluer en silos pose effectivement problème, comme vous l'avez souligné. C'est aussi que la question du handicap est constamment rejetée en marge, ou renvoyée à quelqu'un d'autre, parce que les gens ne veulent pas — franchement, ils ne veulent tout simplement pas s'y frotter. Ils ne veulent pas avoir à gérer ça.

Jumoke Abdullahi : Oui. Ils ne veulent pas s'en préoccuper. Et souvent, le handicap est ajouté en supplément. C'est un peu comme si l'on disait : « Je sais que ça doit être très difficile d'être une femme, d'appartenir à telle ou telle minorité racisée... Ah oui, et puis il y a le handicap. » Mais quand on y regarde de plus près, il y a énormément de personnes en situation de handicap — avec des handicaps visibles ou invisibles, et bien sûr à la croisée d'autres identités — et pourtant, cette dimension est toujours, systématiquement laissée de côté. Cela me fait souvent penser aux moments où l'on célèbre quelque chose. Prenons la « Pride » (la Marche des fiertés) : c'est très bien, c'est formidable, mais le handicap n'y est pas inclus. On célèbre l'histoire et les accomplissements des femmes ? Les femmes handicapées ne sont pas incluses. On célèbre les réussites des personnes noires ou asiatiques, quelle que soit leur origine ? Les personnes handicapées ne sont jamais incluses dans ces célébrations. Parfois, on découvre après coup que la personne mise à l'honneur était en réalité handicapée. Le premier nom qui me vient à l'esprit, c'est Harriet Tubman : je savais qu'elle était noire, mais je n'ai réalisé que bien plus tard qu'elle était aussi handicapée. C'est un point très important à connaître, car ce qu'elle a accompli était déjà phénoménal en soi. Mais l'avoir accompli tout en vivant avec un handicap... on devrait le clamer haut et fort, bien plus qu'on ne le fait actuellement. C'est typiquement le genre de situation où l'on se dit : « Oui, c'est extraordinaire, mais on occulte cet aspect-là. » C'est un peu, je ne sais pas... comme la brebis galeuse de la famille.

Mia Mingus : Par ailleurs, Kym, je vois que tu es de retour ; n'hésite donc pas à intervenir si tu le souhaites.

Kym Oliver : Au-delà de ce sentiment d'être... je ne sais pas, l'enfant « par alliance » qui doit garder le silence pour obtenir un semblant de paix dans un foyer déjà brisé — ce qui correspond bien à ce que l'on ressent souvent face au handicap lorsqu'on aborde ces sujets... Il n'est pas rare — comme le disait Jumoke — que nous discussions de libération ou même... Je crois, Mia, que tu as évoqué au début le fait de te retrouver dans une salle remplie de militants radicaux qui disaient : « Oh, il n'y a pas de personnes handicapées ici ». C'est une remarque que j'entends souvent, y compris dans des espaces que je considère comme sûrs — qu'il s'agisse d'espaces queer, d'espaces queer noirs ou d'espaces dédiés à la libération et à la justice. On entend alors : « Oh, nous n'avions jamais pensé à cette disposition » ou « Nous n'y avions jamais songé », tout simplement parce que « personne en situation de handicap ne vient jamais ici » ou parce qu'on n'a jamais eu à gérer cela auparavant — que ce soit en 2020, 2021, 2019, 2018 ou autre. Parfois, le simple fait d'évoquer le handicap est perçu comme... (désolée pour le bruit ambiant)... c'est presque perçu comme une attaque contre le mouvement lui-même. C'est comme si l'on soulevait la question du handicap pour ternir ou discréditer le travail accompli par les autres. Ils font déjà tellement d'efforts pour inclure tout le monde, et voilà que vous venez mettre des bâtons dans les roues ; on a l'impression que vous en demandez trop, que vous êtes trop exigeants et qu'il faudrait « attendre votre tour ». Au final,

vous donnez l'impression que les autres agissent mal.

Il existe, par nature — et ce, quelle que soit l'intersectionnalité en jeu — une attitude face au handicap qui conduit d'abord à la déshumanisation. Mais il y a aussi, intrinsèquement, un manque d'humanité. Je crois que nous en avons déjà discuté, Jumoke : lors d'une intervention, nous avions souligné qu'il faut, en réalité, être perçu comme humain pour pouvoir être déshumanisé. Or, en tant que personne noire et handicapée, on ne subit pas nécessairement une déshumanisation au sens strict. En tant que personne noire, on est déjà, d'une certaine manière, animalisé. C'est Alexandra Brown, une de mes amies proches, qui m'a fait découvrir ce concept. L'idée est que les personnes noires sont perçues comme des animaux et non nécessairement comme des êtres humains dès le départ. Ainsi, la notion de déshumanisation ne s'applique pas, puisqu'il aurait fallu être considéré comme humain au préalable. Ce qui n'était pas le cas. Par ailleurs, les personnes handicapées sont déshumanisées ; elles sont perçues comme autre chose que l'humanité, ou comme une déviation par rapport à celle-ci. Cela suscite de l'aversion, de la colère, de la frustration et de l'animosité à notre égard. Sachant que nous occupons le bas de l'échelle sociale, il est plus facile de s'en prendre à ceux qui sont « en dessous ». Toutes les frustrations liées à la vie, à ce que l'on aurait pu accomplir ou à ce que l'on aurait pu devenir, se cristallisent alors uniquement sur les personnes handicapées.

Si l'on y ajoute la dimension de la négritude, la donne change complètement. Alors oui, évidemment : si vous évoquez le fait d'être à la fois noir et en situation de handicap, je vais penser que vous cherchez à renvoyer une certaine image des personnes noires dans leur ensemble. Si vous parlez du fait d'être queer et en situation de handicap, la réaction est du genre : « Oui, mais on mène déjà trop de combats, et voilà que tu viens en ajouter un autre. » Et, au fond, cela n'est pas pris en compte, car c'est perçu comme un écart par rapport à la norme. Or, j'essaie d'expliquer que mon identité queer devrait être placée au centre, car elle constitue la norme — puisque nous sommes tous divers, n'est-ce pas ? Le handicap, lui, n'est pas du tout perçu comme une forme de diversité. Il est vu comme une déviation par rapport à ce qui est censé être normal. Comme une abomination. Comme quelque chose d'abject. Et ce, à un niveau très profond. Les gens peuvent avoir autant d'amis en situation de handicap qu'ils le souhaitent. Ils peuvent même coucher avec des personnes handicapées, et tout le reste. Mais au fond d'eux, ils considèrent qu'il s'agit d'une déviation, n'est-ce pas ? La façon dont ils vous traitent, la manière dont la société interagit avec vous, tout cela en témoigne. Je rejoins donc pleinement ce qui a été dit.

Mia Mingus : J'adhère vraiment à ce que tu dis, Kym ; j'ai l'impression qu'il y a un autre aspect important : c'est tellement profondément ancré, et ça va même au-delà... C'est plus que normalisé, c'est naturalisé. Je trouve que cela ressemble beaucoup à la façon dont les gens perçoivent la « queerness » : l'idée que, d'une certaine manière, les corps sont faits d'une certaine façon, et qu'il y aurait donc une justification « naturelle » au fait que la queerness soit considérée comme mauvaise ou condamnable. J'ai l'impression qu'il en va de même pour le handicap : c'est tout autant naturalisé. On considère comme une évidence que les corps sont faits pour fonctionner d'une certaine manière, que les gens sont faits pour marcher debout — ou pour marcher tout court, d'ailleurs. Comme si la marche représentait la voie, la vérité et la lumière de ce que nous devrions tous être. C'est tellement ancré... Et je pense que la « justice de guérison » (healing justice), en particulier, met vraiment cela en lumière. Elle nous amène à nous interroger : qu'est-ce que la guérison ? Qu'est-ce que le bien-être ? Elle révèle à quel point bon nombre d'interprétations de ces concepts reposent sur des notions profondément validistes concernant la manière dont les corps — entre guillemets — « devraient » être, et la façon dont les « corps-esprits » devraient fonctionner et se comporter.

J'ai aussi le sentiment que le handicap implique une certaine dimension qui confronte les autres... Surtout quand on assume pleinement son handicap, sans s'excuser d'exister, tu vois ? Sans cette attitude de repli ou de contrition constante du genre « oh, je suis tellement désolé, pardon, pardon ». Quand on affirme plutôt : « Je suis fier. Je suis une personne handicapée fière de l'être. » Et je ne

pense pas qu'il y ait quoi que ce soit... Est-ce que j'ai le droit de dire des gros mots ? Je ne pense pas qu'il y ait quoi que ce soit de mal — ou plutôt, de *putain* de mal — à être handicapé. Et surtout, comme tu le disais Kym... quand on aborde ce sujet, je tiens à préciser que, neuf fois sur dix, je parle de personnes handicapées qui subissent de multiples formes d'oppression. Une grande partie du génie — oui, bien sûr, il y en a aussi chez les personnes blanches — mais une grande partie du génie et de la brillance liés au handicap, tels que je les ai vécus, émane par exemple de personnes handicapées *queer* et racisées. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres, bien sûr, mais c'est une illustration importante. Et ainsi de suite.

Farzana Khan : Merci. Je vais maintenant vous poser deux questions auxquelles vous pourrez réagir. Celles que j'ai choisies sont essentielles, car elles recoupent plusieurs problématiques à la fois. La première porte sur les stratégies et sur une solidarité significative en matière de justice liée au handicap et d'accessibilité. Quelles stratégies concrètes ou quelles formes de solidarité identifiez-vous, ou pensez-vous qu'il faille mettre en place ? Si vous souhaitez aborder ce point... Ensuite, il y a une autre question : vous avez évoqué — tant Triple Cripples que Mia — les limites et les frontières, ainsi que la nécessité d'une certaine honnêteté à ce sujet. Une question intéressante a été soulevée : où puisez-vous de l'espoir ? J'aimerais ajouter : ou « pas d'espoir », si cela s'applique aussi. Parfois, il faut être honnête sur ce pour quoi nous n'espérons rien. Alors, où puisez-vous votre force ou votre énergie, ou vers quoi canalisez-vous cette énergie ? Donc, la première question concerne les solidarités et les stratégies, et la seconde porte sur ce qui vous apporte de l'espoir — ou non, selon le cas actuel. Je laisse la parole à qui souhaite commencer.

Jumoke Abdullahi : Eh bien, je dirais que pour moi... l'une des stratégies que j'ai adoptées pour essayer de comprendre l'évolution actuelle du monde — que ce soit en matière de handicap ou de manière plus générale — consiste à ne pas envisager les choses sous l'angle du manque. Ainsi, en tant que femme noire en situation de handicap, compte tenu de l'organisation de la société et de la structure du monde, je me retrouve effectivement privée de bien des choses sur le plan institutionnel et structurel. Il y a beaucoup d'opportunités qui m'échappent, certes, mais je ne cherche pas pour autant à ramener tout le monde à mon niveau ; je veux plutôt que nous fassions pression sur les instances dirigeantes — ceux qui détiennent le pouvoir et la capacité, sinon la volonté, du moins le privilège de pouvoir élever tout le monde. Il ne s'agit pas de dire : « Puisque je n'ai pas ceci ou cela, et que je subis de multiples formes de marginalisation, alors Mia ne doit pas y avoir droit non plus, ni Sumayya. » Il s'agit plutôt de se dire : « Essayons de nous élever tous ensemble vers une situation idéale, où les besoins de chacun sont pris en compte et où chacun peut non seulement survivre, mais aussi s'épanouir. »

Car nous risquons de tomber dans le piège que la classe dirigeante nous tend... C'est comme si je devais me battre contre chacun d'entre vous pour obtenir cette miette, alors qu'il vaudrait mieux se demander : pourquoi n'est-ce qu'une miette ? Il y a une tarte entière là-haut. C'est vers cela que nous devrions tendre en nous soutenant mutuellement. Que nous partagions ou non des points communs en matière d'identité — le fait d'être opprimé, de jouir de certains privilèges, tout cela étant bien sûr relatif et dépendant de la situation — la question est plutôt : comment puis-je t'aider à m'aider à les aider à obtenir une plus grande part de cette tarte ? Je pense qu'il faut essayer de ne plus voir les choses sous l'angle du manque... et adopter plutôt une perspective d'abondance... Il y a tant à partager. Je ne sais plus qui a dit cela, mais le monde... il y a largement assez pour que tout le monde puisse partager et que chacun ait suffisamment. Ce que le monde ne peut pas supporter, en réalité, c'est la cupidité d'une minorité. C'est cela qu'il faut combattre. Et je n'ai pas besoin de me battre contre toi pour y parvenir.

Mia Mingus : Puis-je poser une question pour clarifier les choses, Farzana ? S'agit-il de stratégies pour instaurer la justice des personnes handicapées ?

Farzana Khan : Vous pouvez tout à fait aller dans cette direction ; les stratégies visant à placer la justice des personnes handicapées au cœur de la démarche seraient les bienvenues, tout comme l'approche que vous avez développée. Plusieurs personnes ont abordé ce sujet, j'ai donc regroupé les questions. Est-ce que cela clarifie les choses ?

Mia Mingus : D'accord, oui... eh bien, peut-être que je vais commencer par la question sur l'espoir ; je suis encore en train de... peut-être que j'ai besoin de réentendre la question. L'idée fait son chemin. Vous savez, j'ai beaucoup d'espoir. Et je sais que... je parle de ces sujets, de la façon dont on peut démanteler — vous voyez — le validisme et tout le reste : le racisme anti-Noir, l'orientalisme, l'oppression liée au genre, le capitalisme, etc. Mais au fond, je ressens énormément d'espoir ; sinon, je ne m'investirais pas dans ce travail, car... s'il n'y avait aucun espoir, quel en serait l'intérêt ? Mais pour moi, mon travail en matière de justice transformatrice — ce mouvement auquel je participe — m'apporte un immense espoir : celui qu'on puisse vraiment arriver à un stade où l'on n'aura plus besoin de punition ni de vengeance. Je sais que c'est difficile à imaginer, mais... voyez-vous, c'est facile de poster un message sur Facebook ou Twitter, de fabriquer une pancarte, de manifester dans la rue et de scander « pas de prisons, pas de police ». Mais c'est bien plus difficile de bâtir concrètement les infrastructures communautaires et tout ce dont nous aurons besoin pour concrétiser cette vision. Car si nous ne faisons pas appel à la police, si nous n'utilisons ni les prisons ni le système judiciaire, alors c'est à nous de jouer. C'est à nous qu'il incombera de réagir face à des situations comme la violence conjugale et sexuelle, les meurtres, le harcèlement persistant, l'intimidation, et tout ce genre de choses. Et si nous sommes réellement déterminés à démanteler ces systèmes étatiques et impériaux, alors je pense que nous devons prendre au sérieux la construction du monde que nous voulons dès maintenant : quelles sont les choses... quelles sont les infrastructures communautaires matérielles que nous pouvons réellement bâtir ?

Une autre chose qui me donne beaucoup d'espoir, c'est l'« intimité liée à l'accessibilité » (*access intimacy*) et tout ce que cela pourrait impliquer. Ce concept ne se limite pas au handicap ; il concerne tout le monde. Cette intimité peut naître entre n'importe quelles personnes. Elle peut se manifester dans le vécu des personnes racisées, des personnes trans ou queer, ou même dans les relations avec les parents ; il existe une multitude de façons de la vivre. Mais pour moi, en tant que personne en situation de handicap, c'est sans doute l'un des aspects les plus transformateurs, les plus vivifiants et les plus aimants de mon existence, une véritable source d'espoir. Bien sûr, les coupes budgétaires et toutes ces questions sont importantes — c'est une réalité, je le comprends bien. Mais au bout du compte, j'ai le sentiment que tant de personnes handicapées que je connais — et en particulier les personnes handicapées racisées — souffrent d'une immense solitude. Je ne saurais dire les choses autrement. Elles sont tellement isolées et manquent de soutien ; Jumoke, quand tu parlais du fait d'être entourée principalement de personnes valides, je pense que c'est la réalité pour beaucoup d'entre nous. C'est ma réalité, et ça l'a été pendant presque toute ma jeunesse, alors que j'étais la seule personne handicapée de ma famille. Alors, je me dis que si nous parvenons — et je pense ici tout particulièrement aux personnes valides — à nous investir vraiment dans la création de cette intimité liée à l'accessibilité, cela pourrait nous donner l'élan nécessaire pour nous attaquer aux problèmes plus vastes auxquels nous sommes confrontés.

Farzana Khan : Et pour celles et ceux qui ne sont pas familiers avec le concept d'« intimité liée à l'accessibilité » (access intimacy), pourriez-vous nous l'expliquer brièvement avant de passer la parole à Kym ?

Mia Mingus : Oui. Et on peut probablement mettre le lien ici aussi. Mais pour moi, l'intimité liée à l'accessibilité, c'est précisément cela : une forme d'intimité qui se noue autour des questions d'accessibilité. C'est le fait de ne pas avoir à expliquer aux autres pourquoi vous avez besoin de ces aménagements. C'est quand les gens retiennent vos besoins en matière d'accessibilité. C'est aussi quelque chose de créateur, de positif. Souvent, l'accessibilité est perçue comme une simple

obligation, voire comme quelque chose d'humiliant ou de purement minimaliste — du genre « bon, on va sortir la rampe pour toi, et puis voilà ». J'ai le sentiment que l'intimité liée à l'accessibilité transforme cette notion pour la rendre créatrice et ancrée dans la relation — comme elle devrait l'être — en la sortant du simple cadre logistique. Cette intimité peut exister entre personnes handicapées, tout comme entre personnes handicapées et non handicapées. Tout comme l'intimité émotionnelle ou physique, c'est simplement une autre forme d'intimité. Parfois, je la décris comme ce sentiment que l'on éprouve lorsque quelqu'un comprend immédiatement nos besoins d'accessibilité, sans qu'on ait besoin de s'expliquer en détail. J'espère que cela vous éclaire un peu.

Jumoke Abdullahi : Oui, tout ce qu'a dit Mia, pour être honnête. Et pour ce qui est de ce qui me donne de l'espoir, j'en ai trouvé beaucoup en ligne, surtout sur Twitter. Cela rejoint ce que nous disions tout à l'heure : on est souvent la seule personne handicapée — ou l'une des très, très rares — que l'on côtoie dans son entourage proche. Le fait de trouver des communautés composées de personnes handicapées permet de voir comment nous pouvons tisser des liens, nous rassembler et communier. Il y a aussi ces moments où des gens publient des tweets ou des fils de discussion sur leurs échanges avec de jeunes personnes handicapées ou des enfants handicapés ; ces derniers s'étonnent par exemple de voir quelqu'un aller travailler, en disant : « Je ne savais pas que les personnes handicapées pouvaient travailler ou mener une vie qui ne se limite pas au domicile ou aux allers-retours entre les rendez-vous médicaux. » Le partage de ces échanges montre à quel point il est important d'avoir accès à des « aînés » handicapés — le terme « aîné » désignant ici une personne qui vit avec un handicap depuis plus longtemps. Il ne s'agit pas forcément d'une différence d'âge chronologique, mais plutôt d'une différence d'expérience du handicap : par exemple, quelqu'un né avec un handicap par rapport à quelqu'un qui l'a acquis plus tard dans sa vie.

C'est une question de contexte — lié à la façon dont le monde est structuré, ce qui a d'ailleurs motivé Kym et moi à créer **The Triple Cripples** : il ne semble pas vraiment exister de voie permettant aux personnes en situation de handicap d'exister en dehors des institutions, des hôpitaux ou d'une dépendance à l'aide d'autrui, et ainsi de suite. D'où l'importance d'avoir ces exemples et ces points de repère qui montrent que, eh bien, si tu veux devenir médecin, c'est possible. Si tu veux être humoriste, c'est aussi une option. Si tu veux devenir la meilleure tricoteuse au monde, eh bien, c'est une voie qui t'est également ouverte.

Ce n'est pas votre handicap qui pose problème ici. C'est la manière dont l'environnement a été conçu ; c'est le fait que l'on ne vous donne pas les moyens d'agir et que l'on ne vous accueille pas vraiment. Pourtant, d'autres ont déjà emprunté cette voie avant vous. Et, justement, parce qu'ils sont passés par là, ils ont un peu balisé le chemin et l'ont rendu plus accessible, pour qu'à votre tour — je l'espère — vous puissiez faire de même et aider ceux qui vous suivront. C'est assurément une source d'espoir pour moi. Cela m'amène à penser que si je me retrouvais avec une personne plus jeune — un enfant, par exemple, qu'il soit en situation de handicap ou non — je pourrais lui faire découvrir... au-delà de ma propre expérience, lui faire prendre conscience des possibilités qui s'offrent à nous dans le cadre du handicap, de ce que l'on vit en tant que personne handicapée. C'est vraiment quelque chose qui me donne de l'espoir. Et vous aussi, vous m'en donnez ; c'est formidable. J'adore échanger avec vous tous.

Farzana Khan : Merci beaucoup. Je vous rends la parole à tous les deux, si vous souhaitez ajouter un mot de la fin ou nous laisser un dernier message avant que nous ne clôturons cet échange.

Mia Mingus : Pour conclure, j'aimerais aborder un point que nous avons effleuré sans toutefois l'explorer de manière directe ou explicite : à mes yeux, un aspect majeur de la justice des personnes handicapées consiste à remettre en question les notions de beauté et de désirabilité — non seulement notre compréhension de ce qu'elles sont, mais aussi leur existence même. Avons-nous vraiment besoin de ces concepts ? Je le dis très sérieusement. J'ai déjà traité ce sujet dans mon texte

Moving Towards The Ugly, mais je considère que c'est un élément crucial de la question du handicap en général. En effet, les personnes en situation de handicap sont systématiquement perçues comme laides et indésirables, comme ce que l'on ne veut surtout pas devenir. Les gens passent leur vie entière à fuir le handicap, n'est-ce pas ? Que ce soit en travaillant à l'excès ou en s'épuisant à la salle de sport... On nous apprend — et cela ne concerne pas uniquement le handicap, bien que celui-ci s'inscrive indéniablement dans cette catégorie de ce que l'on qualifie de laid et d'indésirable — que le handicap a sa place dans ce registre. Je voudrais donc ajouter, en guise de conclusion, que les canons de beauté actuels, ainsi que notre conception de la beauté et de la désirabilité, sont profondément validistes. J'encourage vivement chacun et chacune à remettre cela en question.

Pour finir, je dirais que c'est sans doute lorsqu'il est question des jeunes enfants que la nécessité de remettre en cause notre façon de concevoir et d'évoquer le handicap apparaît le plus clairement. Lorsqu'ils m'interrogent à ce sujet, leurs parents ont souvent tendance à s'excuser patement, comme s'il s'agissait d'une question déplacée. Or, je me demande : pourquoi ? Pourquoi ne pas en parler ? En agissant ainsi, on leur inculque l'idée que le handicap relève de la sphère privée, qu'il est source de honte ou d'embarras. Je pense que, même chez beaucoup de personnes qui, en théorie, adhèrent à cette idée, les pratiques quotidiennes ne reflètent pas cette conviction. Il s'agit donc de réfléchir à la manière dont nous pouvons intégrer ces principes dans notre vie de tous les jours : comment, par de petits gestes, insuffler une dynamique de justice liée au handicap ?

Jumoke Abdullahi : Tout à fait. Le dernier point que je souhaite aborder — et qui, je pense, fait le lien avec les deux sujets évoqués par Mia — concerne la « politique de désirabilité » et, pardonnez-moi l'expression, le « privilège de la beauté » (ou ce capital social lié au fait d'être jugé attirant selon le contexte). Il s'agit du fait que les personnes en situation de handicap sont perçues comme des êtres grotesques. Si l'on prend l'exemple des représentations médiatiques : dès qu'il est question d'excentriques, de « phénomènes de foire » ou de monstres, on s'aperçoit qu'ils ont un handicap. C'est en réalité le handicap que l'on pointe du doigt, le transformant en un spectacle absolu, en une figure effrayante. C'est un sujet dont nous discutons souvent avec Kym, notamment dans le domaine des rencontres amoureuses : on vous dit « Oh mon Dieu, tu es si belle, tu es géniale », mais... il y a toujours ce « mais », cette ellipse, ces « petits points de suspension » souvent comblés par la mention de votre handicap. On part du principe — on présume — que parce que vous êtes handicapée, parce que vous incarnez si manifestement l'« Autre », la déviance, vous vous contenterez de moins. Les gens s'autorisent alors à vous aborder de n'importe quelle manière, sans aucune retenue. C'est souvent très irrespectueux : l'idée sous-jacente est que « je suis là » — comme si, sans moi, personne d'autre ne voudrait de vous. Et bien souvent, cela ne fait que renforcer les messages que vous recevez déjà du monde extérieur.

Et puis aussi, du moins... je vais prendre mon propre exemple. Cela peut en quelque sorte exacerber toute forme potentielle — quel est le mot déjà ? — de validisme intériorisé. On se dit : « En fait, j'aurais X, Y et Z, ou je serais dans telle situation ou telle relation, si je n'étais pas handicapé(e). » Alors qu'en réalité, le problème, ce n'est pas vous. Il faut élargir notre conception de la beauté. J'irais même jusqu'à demander : a-t-on vraiment besoin de penser à la beauté ? Parce qu'on peut être la plus belle personne qui soit... si l'on est une ordure, cette beauté ne m'apporte rien. Elle n'aide personne. Elle peut servir jusqu'à un certain point, certes, mais elle ne vous mènera pas bien loin. Voilà.

Farzana Khan : Merci beaucoup. Merci. Je tiens à prendre un moment pour saluer tout particulièrement The Triple Cripples et Mia ; merci pour votre générosité — pour la générosité avec laquelle vous avez partagé vos expériences — et pour la manière dont vous vous êtes pleinement investies dans cette discussion. Nous tenons à le souligner. Pour nous, il s'agit d'échanges qui s'inscrivent dans la durée ; nous ne sommes pas tenues de tout aborder en une seule fois. Nous

voulons également reconnaître les limites imposées à nos différents corps en temps de pandémie. Nous sommes conscientes que cette discussion peut sembler courte, tant la richesse de vos propos est grande et tant il y a de choses qui n'ont pu être dites en une heure et demie.

Nous souhaitons que ces échanges se poursuivent dans la durée ; il existe de nombreux espaces pour découvrir le travail de **The Triple Cripples** — vous pouvez les suivre sur Instagram et Twitter, et consulter une multitude de ressources à leur sujet. Il en va de même pour Mia et son blog **Leaving Evidence** : pour elle, l'accès est une forme d'intimité. Là encore, les ressources ne manquent pas. L'équipe de HJL va partager ces liens dans le fil de discussion pour que vous puissiez y accéder facilement. N'hésitez pas à mettre leur travail en valeur. Et si vous trouvez certaines de leurs contributions particulièrement marquantes ou utiles, veillez à les citer et à les partager en bonne et due forme. Encore une fois, au nom de toute l'équipe de **Healing Justice Ldn**, je tiens à vous exprimer notre profonde gratitude pour tout ce que vous faites et pour la manière dont vous avez inspiré la création même de **Healing Justice**. Nous tenions à le souligner. Merci.